

- Temple consacré à Mercure et à Rosmerta. De plan rectangulaire à deux cellae accolées, il possède une galerie de circulation (27,50 m x 27,50 m et 22,70 m de hauteur). Le temple est entouré d'un péribole et d'un portique délimitant l'aire sacrée. Sous cet ensemble on a retrouvé un fanum qui pourrait avoir été construit au milieu du 1^{er} siècle, alors que le temple date selon la méthode archéomagnétique de 205 ± 15 ans. De nombreuses sculptures et des enduits peints ont été recueillis dans ce temple.

- le théâtre.

Il n'a jamais été achevé, mais il possède une cavea et un orchestre ayant un arc outrepassé sur le mur du podium. Des vestiges de gradins ont été trouvés sur les pentes à 27°. Le diamètre externe du monument est de 112 mètres et le diamètre de l'orchestre de 42 mètres. La scène est composée d'un mur à petit appareil avec chaînage de briques.

La datation archéomagnétique est de 195 ± 15 ans, soit dans le même intervalle que le temple.

L'apogée de l'agglomération des "Vaux de Celle" à Genainville est atteinte sous la dynastie des Sévères lors du réaménagement du temple et de la construction du théâtre. Le déclin de l'occupation apparaît avant le milieu du III^e siècle avec une remontée du niveau de la nappe phréatique. S'agit-il d'un mauvais entretien du système de drainage ou d'un phénomène géologique ? Une utilisation du site se poursuit cependant, mais les mouvements d'invasions vont peu à peu faire dépérir et abandonner la vallée par la population. Dès le haut Moyen Age d'importantes récupérations de matériaux sont effectuées (taille de sarcophages mérovingiens autour du théâtre).

Classé Monument Historique et inscrit dans le cadre de la loi programme, le site gallo-romain de Genainville fait l'objet d'un important programme de restauration et de mise en valeur par le Ministère de la Culture et la Région Ile-de-France. Le département du Val d'Oise a donné son accord pour en reprendre la gestion, en relation avec le musée de Guiry-en-Vexin.

4 Février

Odile FOIREST

Un témoignage de résistante déportée

En l'absence de Xavier Leprêtre, souffrant, qui devait traiter de "Histoire d'une recherche : passion et difficulté : Compiègne 1940-1944", François Callais présente les divers ouvrages publiés sur cette période et intéressant directement notre ville. Il rappelle le livre

d'ailleurs trop partisan de Poirmeur, l'un de nos adhérents, publié en 1968, peu avant sa mort ; le chapitre consacré par lui-même à cette période, dans *l'Histoire de Compiègne*, publiée aux éditions des Beffrois en 1988 ; jusqu'aux toutes récentes études déjà signalées dans nos *Petites Affiches*. On peut établir un premier bilan mais il y a encore bien des points à préciser et des dossiers à dépouiller méthodiquement.

Madame Odile Foirest nous a ensuite apporté son témoignage. C'est dans le milieu des auberges de jeunesse et au contact de camarades allant camper aux alentours de Paris que, jeune fille de dix-huit ans, elle s'engage dans des activités de résistance, notamment la transmission de courrier clandestin. Dénoncée, sans doute par un camarade qui semble s'être fait lui-même justice à la fin de la guerre, elle est détenue au fort de Romainville ; c'est là que sont regroupées les femmes. De là elle partira pour un camp situé dans la Sarre, puis pour le fameux camp de Ravensbrück. Aux ordres des S.S, ce sont des kapos femelles qui les gardent, recrutées parmi les détenues de droit commun. La misère physique, les mauvais traitements, les humiliations ne viennent pas à bout du courage et de la fierté des détenues ; les Françaises ont à cœur de se montrer toujours souriantes et de refuser de gémir devant leurs bourreaux. C'est cette fierté inébranlable qui les soutient et leur permet de tenir dans les pires conditions, seules la maladie et la mort peuvent avoir raison d'elles. Les expérimentations médicales aux dépens de ces malheureuses sont évoquées, ainsi que la figure exemplaire de Geneviève de Gaulle, nièce du général, et fille de son frère Xavier de Gaulle. Toutes les détenues se montrèrent solidaires, les Polonaises semblant cependant avoir gardé rancune de l'inertie de l'armée française lors de l'attaque de leur pays. Le départ en kommando de travail dans une usine du Gross Berlin, va peut-être sauver la vie de la plupart de celles qui en font partie, si pénible que fût cette existence de forçat, on échappait au pire. L'approche de l'armée russe provoqua une marche à la mort vers la Baltique ; il semble que tout fut programmé pour anéantir ces témoins gênants de la barbarie nazie, piqûre ou noyade. Les malheureuses furent sauvées de justesse, elles avaient réussi à garder jusqu'au bout leur dignité, alors que l'on avait cherché à les avilir par tous les moyens. Leur retour fut sans doute un peu trop discret ; elles eurent un peu l'impression de déranger.

C'est dans le recueillement que fut écouté ce témoignage, encore plus émouvant d'émaner d'un témoin authentique et d'une discrétion extrême. Beaucoup de questions furent posées auxquelles il fut répondu avec précision. Le témoin n'a jamais cessé de revivre quotidiennement des scènes de ce drame, mais c'est seulement maintenant qu'il se préoccupe de les fixer par écrit, afin que ses petits enfants sachent, et les générations à venir. Les compagnes disparues ne sont pas oubliées et leur mémoire est entretenue, notamment par des pèlerinages sur les lieux de

leur martyre. On évoque la difficulté d'éviter des promiscuités abusives et une sorte de stupide circuit "touristique" des camps de concentration qui doivent rester des foyers de piété, des lieux de mémoire. Le président de séance traduit le sentiment de toute l'assemblée en remerciant Madame Foirest de l'honneur qu'elle nous a fait en nous permettant de communier avec elle dans le souvenir.

4 Mars

François CALLAIS

*Trois figures emblématiques du patriotisme français,
célébrées à Compiègne, entre les guerres de 1870 et de 1914*

Il s'agit d'abord de Jeanne d'Arc, héroïne nationale, que Compiègne n'avait jamais oubliée mais dont le culte, à la fois religieux et civique, s'affirma sous le Second Empire, avant d'être célébré avec éclat à partir de 1870, alors que "la Revanche est reine de France". Face à l'antichristisme du Bloc des gauches, la droite républicaine et royaliste fit triompher Jeanne à Compiègne ; devant la menace de guerre, elle incarna la "sainte de la patrie" et annonça l'"union sacrée". On retrouvait en même temps le souvenir du Grand Ferret, héros du terroir qui fut alors, pour tous les jeunes Français, l'incarnation d'un Jacques Bonhomme franc-tireur, non compromis avec l'Eglise et pleinement accepté par la république laïque ; Compiègne, très lié à la campagne voisine l'exalta, mais sa gloire pâtit de celle, combien plus éclatante, de Jeanne.

Beaucoup plus récente est la réputation, très locale, du major Otenin, héros strictement militaire qui défendit Compiègne en 1814, avant d'être statufié en 1914 ; Compiègne ville de garnison importante, honorait ainsi l'armée. Grâce à Eric Blanchegorge, conservateur du musée Antoine Vivenel, le projet, signé Martin, que Lequint, Compiégnois tout dévoué au souvenir du major, avait proposé à la Société Historique il y a exactement cent ans, nous est à nouveau montré ; il s'agissait d'un buste du héros surmontant une pyramide. Des collections du musée est également sortie une vue du monument, sculpté par Emile Pinchon, qui orna l'entrée du Cours, de 1914 à 1942 ; l'attitude d'Otenin y était semblable à celle de la peinture de Fournier-Sarlovèze père que nous voyons dans la salle du conseil municipal.

C'est dans cette atmosphère d'exaltation patriotique que furent élevés les jeunes Compiégnois, notamment Georges Guynemer, un héros pour un autre temps. Le culte de tous les héros anonymes aux noms gravés sur un monument, autel civique de la patrie, ainsi que d'éclatants